



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE

Paris, le 28 mars 05

Groupement enseignement général

Commissaire commandant
BONAZZI Yvan
Groupe A6

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 / Dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

Le XX^e siècle a été caractérisé par une intensité croissante des conflits aboutissant durant les deux guerres mondiales à des guerres totales, et à la guerre froide, négation de la distinction traditionnelle entre la paix et la guerre. Ces deux périodes se sont souvent traduites, sous des formes différentes, par la recherche systématique de gains technologiques et matériels majeurs visant, par leur seule existence, à assurer à la partie en bénéficiant, la victoire ou au moins un risque moins important d'être vaincu.

Ce faisant, l'obtention de la supériorité matérielle a pu parfois être vécu comme un vecteur majeur, voire unique, de gain de la victoire, laissant au second plan les réflexions stratégiques.

Si l'importance de la technologie dans la conduite d'une guerre n'est plus à démontrer, il n'en demeure pas moins que la réflexion stratégique occupe aujourd'hui encore une position centrale de « dialectique des intelligences », dans le cadre d'un renouveau du facteur politique pour la résolution des conflits.

Ainsi, si l'art du stratège connaît une crise face au « tout matériel » (1), il est actuellement l'objet d'un renouveau, qui intègre cette évolution technologique pour en permettre une utilisation plus efficace (2).

1. La crise de l'art stratégique face au « tout matériel »

Les deux guerres mondiales, tout comme les guerres modernes, sont l'occasion d'une remise en cause de la réflexion stratégique, tant par le biais des conséquences de l'introduction en masse du facteur technologique à partir de la première guerre mondiale, que par les réflexions menées dans le cadre de la « révolution dans les affaires militaires ».

Malgré l'importance fondamentale des réflexions menées par les grands stratèges durant le XX^e siècle, force est de constater que les deux guerres mondiales ont tout d'abord donné lieu à des affrontements de blocs, solidement appuyés sur un engagement total des nations en guerre, durant lequel l'obtention d'une technologie nouvelle, ou la capacité de production massive d'armements était au moins aussi importante que la qualité de la manœuvre. Le combat prévu en Europe contre le bloc de l'est à la fin de la deuxième guerre mondiale sera d'ailleurs marqué de cette forme de « sclérose » de la pensée stratégique, puisque prévoyant, hors de la problématique nucléaire, un affrontement de

forces symétriques, sur un champ de bataille connu et délimité, s'étendant, à la fin des années 1960, sur toute la frontière entre la RFA et la RDA.

Le rythme accéléré des innovations technologiques aura ensuite l'effet pervers d'une dénaturation rapide, ou d'une inadaptation de certains principes stratégiques, dû au décalage entre le temps technologique et le temps stratégique. Le principe de surprise, permis par l'introduction des chars en 1916, ne vaut ainsi, par exemple, que si il est suivi d'un « principe » d'exploitation. La véritable évolution de la pensée stratégique concernant l'emploi de cette nouvelle technologie n'interviendra effectivement que des années plus tard, avec la blitzkrieg, et la combinaison des moyens blindés et aériens.

L'introduction, enfin, de l'arme nucléaire à la fin de la deuxième guerre mondiale, puis son importance durant la guerre froide, aura également été synonyme d'un recul de la réflexion stratégique basée sur la manœuvre (stratégie de l'action), au profit de réflexions d'avantage tournées vers des problématiques de dissuasion.

Il résulte de ces trois éléments que la réflexion stratégique s'est relativement mal accoutumée de la révolution technologique vécue durant les deux guerres totales et la guerre froide. Les réflexions actuelles sur la « révolution des affaires militaires » (« revolution in military affairs ») peuvent d'ailleurs laisser à penser, à la suite d'A. Toffler, que la supériorité technologique et la maîtrise de l'information sont les garanties essentielles voir uniques d'une victoire militaire, d'ailleurs basée le plus souvent du des conflits évitant la « friction » avec l'adversaire.

Les partisans de la « révolution des affaires militaires », doctrine d'origine russe reprise par les Etats-Unis d'Amérique, soutiennent que l'avantage militaire décisif revient à celui qui possède la meilleure technologie (maîtrise des systèmes d'information et de commandement, des systèmes de détection...). Les évolutions matérielles seraient ainsi la base des réflexions stratégiques doctrinales, et entraîneraient dans leur sillage les évolutions institutionnelles ou organisationnelles. Cette révolution, symbolisée par exemple par le concept de « guerre infocentrée » (« network centric warfare »), aboutirait ainsi à une prééminence majeure de la technologie sur la réflexion stratégique, qui ne servirait ainsi plus que de « faire valoir » aux ordinateurs, chargés de proposer des options aux décideurs. Cette avancée technologique se traduit également par une guerre sans « frictions », où la puissance dominante sur le plan technologique impose à son adversaire des actions sans risque de représailles ou d'imbrications. Cet adversaire, dépassé par la force matérielle de l'armée victorieuse, en serait ainsi réduit à une forme de « paralysie stratégique », durant laquelle toute possibilité de manœuvre lui serait ôtée, sous peine de destruction totale. Les deux guerres du Golfe, tout comme la guerre au Kosovo, sont ainsi des bonnes illustrations de ce type de situations. On est alors bien loin, semble-t-il, des enseignements de Sun Zu ou de Clausewitz, tout comme des principes stratégiques de Foch, et on peut nourrir des inquiétudes sur le fait que la supériorité matérielle aurait « annihilé » l'art du stratège.

Une telle position reste cependant à nuancer, tant la réflexion stratégique reste encore vivace, et intègre les évolutions actuelles des conflits dans un cadre plus global.

2. Le renouveau stratégique

Le renouveau stratégique vise à ne pas laisser abandonner la réflexion du stratège au profit de la prééminence du technicien. Il passe à la fois par une prise de conscience de la nécessité de maintenir une réflexion stratégique ambitieuse, et par la redécouverte, au gré des conflits actuels, de l'importance retrouvée du facteur politique, et de la position médiatrice du stratège.

Les risques liés à un abandon pur et simple de la réflexion stratégique au profit d'une résolution uniquement technologique des crises sont de deux ordres. En premier lieu, une telle posture amènerait à ne prendre en compte que des conflits majeurs de haute intensité, réductibles par une puissance matérielle supérieure, mais dont la probabilité ne reste actuellement, notamment en vertu de la problématique nucléaire, que très théorique. Une réflexion stratégique, d'ailleurs appauvrie, qui ne concernerait que ce type d'engagements trouverait ainsi rapidement ses limites, et ne serait pas adaptée aux conflits réels actuels (cf. infra). En deuxième lieu, cet abandon au « tout technologique » pourrait signifier

l'alignement du plus grand nombre des Etats sur la puissance dominante actuelle (i.e. les Etats-Unis d'Amérique), condamnant ainsi les puissances de second ordre (la France par exemple) à la passivité, ou à un rôle de supplétif. Face à ces risques, une prise de conscience marquant un début de renouveau de la pensée stratégique a eu lieu depuis le début des années 1970. A la suite notamment de la guerre du Vietnam, qui a été l'occasion d'une profonde remise en cause de la doctrine américaine, mais également sous l'influence de penseurs tels que James CABLE, du colonel BOYD ou même de James WARDEN, des réflexions ont été menées au sein de l'ensemble des forces armées occidentales en vue d'une redécouverte des vertus de la manœuvre, mettant ainsi fin à la prééminence du concept d'engagement global et massif de blocs technologico-économiques symétriques. Ces réflexions visent ainsi à un allègement des engagements terrestres (réflexions menées au sein de l'armée de terre française dans les années 1980 aboutissant à la création de la FAR), à la redécouverte de la projection de puissance alliée à la présence maritime, ou même à la redécouverte de la manœuvre et de l'agilité aérienne (boucle OODA par exemple). Il est à cet égard intéressant de constater, dans le cadre de ce renouveau de la pensée stratégique, un retour aux auteurs classiques. La théorie des « cinq cercles » de James WARDEN (« the air campaign ») fera ainsi la part belle à la notion de « centre de gravité » inventée par Clausewitz. La décentralisation de la conduite des opérations, aboutissant à la création de « l'art opératif » est également une illustration de ce renouveau de la réflexion stratégique, lui-même inspiré de concepts russes mis au point dans les années 1920.

Au-delà de la réflexion, l'art du stratège trouve également une base de renouveau dans le cadre des conflits actuels, pour lesquels la seule domination technologique n'est pas en soi la garantie de l'atteinte de l'« état final recherché ». Que les affrontements aient lieu à l'encontre de mouvements de « guérillas », ou que le conflit soit placé dans le cadre d'une mission de rétablissement ou d'imposition de la paix, on assiste en effet à une résurgence fondamentale du facteur politique. Qu'il soit symbolisé par des aspects juridiques (légitimité, mise en cause de la responsabilité des acteurs devant des tribunaux internationaux) ou médiatiques (présence permanente des médias, possibilités d'utilisation de la propagande), ce facteur a en effet une place prépondérante dans les conflits actuels. L'art stratégique lui offre alors la possibilité unique de renverser rapidement le cours des actions menées, là où les choix économiques et technologiques ne peuvent faire sentir leurs effets que sur une durée plus importante. Même si il devient alors difficile d'opérer une distinction entre diplomatie de crise (médiation, bons offices) et stratégie de crise (déploiement préventif, intimidation, interposition - en clair dès que la force entre en jeu), cet art retrouve alors son rôle de « dialectique des intelligences », employant la force pour résoudre leurs conflits. Dorénavant, le stratège n'est en effet plus seulement celui qui conduit les armées, mais celui qui coordonne les forces de toutes natures au service de la stratégie nationale ou multinationale (forces militaires, économiques, politiques, sociales et même forces scientifiques et techniques le cas échéant). Ces pensées, largement alternatives aux réflexions concernant la « révolution des affaires militaires » ou la « guerre infocentrée » retrouvent ainsi l'essence de l'art du stratège face aux risques liés à l'abandon au « tout technologique ». Elles trouveront aisément des sources d'inspiration dans les écrits de l'école française de la « pacification » qui, avec GALLIENI, LYAUTEY ou PENNEQUIN, ont bien compris que la stratégie d'une armée et de sa nation ne pouvaient reposer uniquement sur la mise en œuvre d'outils technologiquement supérieurs.

Il est ainsi possible de conclure de l'ensemble de ces réflexions que l'art stratégique a connu depuis la première guerre mondiale, et connaît encore, une crise majeure liée à l'importance toujours croissante du progrès technologique et matériel dans le déroulement des conflits, mais qu'il conserve, dans les conflits actuels notamment, une place centrale et médiatrice d'observateur du renouveau du facteur politique. Il reste, pour l'avenir, à souhaiter que cette renaissance de la pensée stratégique se poursuive en intégrant d'avantage les évolutions technologiques toujours plus rapides concernant les forces armées.